

Et la lumière fut!



À une époque où on a souvent plusieurs ordinateurs chez soi, dans un pays où la lumière des autoroutes est visible, la nuit, de la stratosphère, il est difficile d'imaginer qu'une lampe soit un objet inconnu et qu'un interrupteur puisse effrayer...

C'est pourtant à cette expérience qu'a été confronté **Michel BOURGUIGNON**, responsable net management du service raccordements chez *Electrabel*, dans le cadre d'un programme humanitaire en Afrique destiné à l'électrification de collectivités (écoles, hôpitaux, etc.).

VOLONTAIRES

"Nous sommes une quarantaine de volontaires, explique M. BOURGUIGNON, pour une quinzaine de missions par an. Les jours que nous passons à l'étranger sont pris sur nos congés, mais c'est l'entreprise qui se charge des frais de voyage. Une mission d'évaluation est effectuée sur place, pour commencer, et de retour en Belgique, nous déterminons les moyens nécessaires, pour repartir 6 mois après".

Cela fait déjà plusieurs années que cet électricien de 53 ans participe à des missions en Afrique. Parmi les dernières expériences qui l'ont marqué, une mission en Tanzanie et l'autre au Congo: "Chaque mission dure entre 15 jours et 3 semaines. Pendant toute sa durée, nous vivons

chez l'habitant, dont nous partageons les conditions de vie. Le confort est parfois extrêmement relatif, mais cela n'a pas beaucoup d'importance!". À Kaliua, en plein centre de la Tanzanie, c'est dans le cadre d'une congrégation religieuse que l'équipe d'*Electrabel* (composée de deux personnes) a été amenée à travailler. "Jusqu'à notre intervention, les cours du soir destinés aux adolescents et aux adultes se donnaient à la lueur des lampes à pétrole. Nous avons électrifié les bâtiments de l'école maternelle et primaire, ainsi qu'un centre où des cours d'hygiène sont donnés aux futures mères. Les frais sont pris en charge par la communauté locale". Mais celle-ci participe également d'une autre manière: pendant toute la durée de l'opération, des jeunes viennent bénévolement aider les électriciens, qui en profitent pour les former, de manière à ce qu'ils soient autonomes et capables de maintenir les installations en état.

L'ÉCOLE? UN LUXE!

En Tanzanie, le système scolaire, financé par le gouvernement, est similaire au nôtre, avec trois niveaux

d'enseignement: maternel, primaire et secondaire. Ce qui est moins commun, c'est le fait que la plupart des jeunes fassent des dizaines de kilomètres à pied, leur matelas sur le dos, pour rester plusieurs mois sur place. Livres et cahiers sont fournis par le gouvernement. Les équipements sont réduits à leur plus simple expression. C'est, par exemple, directement sur des murs peints que, faute de tableau, les instituteurs écrivent. Mais le système scolaire a le mérite d'exister et de fonctionner.

"Pour ce qui est du Congo, la situation est malheureusement beaucoup plus chaotique, commente M. BOURGUIGNON, qui n'a pu que constater la grande misère des

populations locales rencontrées. La scolarité n'est accessible qu'aux personnes fortunées. Des milliers d'enfants dont les parents n'ont pas de quoi payer les frais de scolarité se retrouvent livrés à eux-mêmes dans les rues". L'enseignement privé est majoritaire, mais qu'il s'agisse de privé ou de public, le problème reste le même: une majorité des familles ne parviennent pas à réunir les 5 ou 10 dollars à payer.

Et il en va de même pour les soins médicaux. "Nous avons travaillé à l'électrification de classes pour un orphelinat à Kikwit, dans la province de Badoundu, dans le centre du pays. Les habitants vivent dans un dénuement extrême. Beaucoup de choses sont mises en place par des organisations européennes ou internationales (notamment Memisa¹ sur le plan scolaire), mais il n'existe quasiment aucune coordination ni aucune structure locale capable de prendre la relève", conclut l'électricien. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. www.memisa.be